
DISCOURS PRONONCE
PAR
MADAME SIMONE VEIL
PRESIDENT DU PARLEMENT EUROPEEN
LE 1ER OCTOBRE 1980
A BRUGES
SALLE GOTHIQUE: DE L'HOTEL DE VILLE
A L'OCCASION DE LA
SEANCE D'OUVERTURE
DE LA
31EME ANNEE ACADEMIQUE
DU COLLEGE D'EUROPE

Monsieur le Recteur,
Monsieur le Premier Ministre,
Mesdames, Messieurs,

C'est un honneur et une joie pour moi de me trouver aujourd'hui à Bruges pour ouvrir la 31ème Année Académique du Collège d'Europe.

Bruges est un de ces lieux où, depuis le Moyen Age, n'a cessé de souffler l'esprit européen, cet esprit européen qu'il est si difficile de définir, mais que cernent les concepts d'humanité et de liberté, d'aspiration à la qualité et de refus de la fatalité, de désir de découverte et de sens de la mesure, et par-dessus tout, de volonté de conscience. L'exceptionnelle beauté de la ville nous rappelle, au-delà du plaisir et de l'émotion qu'on éprouve en la contemplant, que la forme est une manifestation spécifique de l'esprit européen, comme l'a si justement noté celui qui est à l'origine du Collège d'Europe, Salvador de Madariaga.

Depuis 30 ans, le Collège d'Europe, fidèle aux vœux de l'homme de réflexion et d'action qui en a inspiré la création, poursuit avec succès son objectif : approfondir l'identité européenne, la rendre vivante en l'inscrivant dans la réalité, en renouant avec la tradition des universités médiévales, c'est-à-dire en faisant non seulement travailler ensemble mais vivre ensemble, des professeurs et des élèves venus d'Europe ou, d'autres horizons pour échanger entre eux et enrichir encore davantage une solide formation déjà acquise. Le Collège d'Europe leur permet de se comprendre et de se respecter, de prendre la mesure de ce qui les distingue et de ce qui les rapproche. La richesse de l'Europe, c'est sa diversité. Votre Collège est authentiquement européen parce qu'il respecte cette diversité. Qu'il ait su renoncer à la tentation de l'uniformité en fait, à bien des égards, un modèle auquel devraient réfléchir tous ceux qui veulent faire progresser la cause européenne.

Dans le discours émouvant et lucide qu'elle a prononcé le premier jour de la première session de l'Assemblée Européenne nouvellement élue, en juillet 1979, Louis Weiss disait "Impossible de concevoir une Europe sans Européens ... Or, les institutions communautaires ont fait des betteraves, du beurre, des fromages, des vins, des veaux, voire des cochons européens. Elles n'ont pas fait d'hommes". Ces hommes européens, vous vous êtes donné vocation de les façonner. La tâche est vaste. Elle concerne l'ensemble de notre jeunesse.

Comment pouvons-nous aujourd'hui faire prendre conscience à notre jeunesse des possibilités qui lui sont offertes? Comment intégrer leurs aspirations dans la construction européenne? C'est des réponses que nous saurons donner à ces questions que dépend l'avenir de la Communauté européenne, et au-delà de notre civilisation.

Bien évidemment, je n'ai pas la prétention d'apporter des solutions à ce problème complexe et hybride : je voudrais seulement vous livrer quelques réflexions sur les incertitudes qui planent sur notre société, et plus particulièrement sur les jeunes, mais aussi sur les espérances que nous ressentons et que nous souhaiterions leur faire partager.

x

x

x

Il est bien présomptueux, lorsqu'on en a dépassé l'âge, de s'adresser à la jeunesse et de paraître chercher à la comprendre et l'expliquer.

J'invoquerai deux excuses à le faire : la première, c'est que nous vivons ensemble, le plus souvent nous décidons pour eux, nous engageons leur avenir. Comment ne pas essayer dans ces conditions de se mettre à leur place ?

La seconde, c'est que la jeunesse n'est ni une entité abstraite, ni une classe d'âge bien définie et immuable. La jeunesse est faite de filles et de garçons qui vieilliront comme nous avons vieilli et qui garderont, plus ou moins, les souvenirs et les stigmates de ce qui aura marqué leur jeunesse, tandis qu'une autre jeunesse

les relaiera. Mais chaque temps, chaque époque exprime dans sa jeunesse et par sa jeunesse ce qu'il a de plus fort, tant ses engagements que ses difficultés, voire ses états d'âme ou ses malaises. La jeunesse, c'est le signe, c'est le symbole d'une époque, précurseur de ce que seront les lendemains.

Aussi, ne nous écartons pas de la jeunesse, au contraire écoutons-la, car elle nous dit de quoi demain sera fait.

Cette jeunesse, comme nous-mêmes, est confrontée à la crise économique et à ses conséquences sociales. Le chômage, l'inflation, le tassement et parfois le recul des niveaux de vie sont des problèmes graves qui affectent chacun d'entre nous, mais les jeunes davantage encore. Ces phénomènes sont perçus avec d'autant plus d'anxiété qu'il est devenu évident qu'il ne s'agit pas d'incidents provisoires, mais d'une situation durable provoquée par une véritable rupture des équilibres anciens. La crise du pétrole, outre ses conséquences directes sur nos économies, a mis à jour non seulement la dépendance de l'Europe, mais aussi la fragilité de toutes les économies, y compris celle des P.V.D.

Les avertissements du Club de Rome se trouvant aujourd'hui largement confirmés, comment ne pas être inquiets lorsque l'on sait que bien des conséquences de la crise énergétique sont encore à venir et que la pénurie et l'enchérissement des matières premières ne manqueront pas, dans un délai plus ou moins bref, de peser encore davantage sur nos économies.

La compétition économique internationale dans laquelle nous sommes engagés, d'abord pour maintenir le niveau de nos activités, ensuite pour conserver une place de premier plan, se traduit par des remises en cause de situations acquises et par la nécessité d'un rythme accéléré d'adaptation dans tous les domaines.

Ces mutations douloureuses, dont les résultats sont souvent mal perçus ou à trop lointaine échéance pour être retenus, entretiennent un climat général d'incertitude et de morosité, si ce n'est de découragement.

En outre, cette crise, dont chacun commence à prendre conscience qu'elle risque d'être longue, et surtout qu'elle ne saurait avoir pour issue un retour à la prospérité antérieure, est survenue dans un climat psychologique qu'il me paraît intéressant d'évoquer.

Elle survient en effet alors que récemment encore se manifestait, particulièrement chez les jeunes, un phénomène plus ou moins profond, mais indéniable, de contestation de notre société perçue comme une société exclusivement tournée vers la consommation.

Les difficultés très concrètes, parfois très obsédantes, nées de la crise économique, notamment des difficultés de l'emploi, ont, dans une certaine mesure, fait passer au second plan ce qui dans ce malaise relevait des états d'âme de la société d'abondance.

Mais les incertitudes qui découlent de la crise économique et politique, du fait de la remise en cause des possibilités de vivre comme chacun l'ambitionnait ou en avait l'habitude, ces incertitudes s'ajoutent aux désenchantements de l'après 68, en modifiant leur éclairage mais sans pour autant les effacer.

Nous avons, en conséquence, à nous interroger avec lucidité, mais objectivité et réalisme, sur les raisons de ce désenchantement.

Alors que les générations de l'immédiat après-guerre ont tenté d'oublier les difficultés, parfois même les souffrances de ces temps dans les espoirs d'un monde meilleur porté par le progrès, les générations qui leur ont succédé ont subi, de plein fouet, la déception devant l'échec des espérances nourries par leurs aînés.

Déracinés par une urbanisation rapide et anarchique, déçus par une évolution technologique souvent perçue comme une aliénation, désenchantés par la faillite successive des idéologies dans lesquelles ils avaient placé leurs espoirs, beaucoup ont cédé à la tentation de faire le procès du progrès en même temps que de la société qui l'incarne.

Ainsi se retrouvent ensemble pour dénigrer et même condamner les temps que nous vivons, d'une part les nostalgiques du passé, attachés aux valeurs anciennes, et d'autre part, ceux qui s'imaginent, souvent naïvement, que les conditions d'existence "d'autrefois", parce qu'elles étaient rurales et primitives, entraînaient une qualité de vie aujourd'hui

disparue.

Quel étrange spectacle de voir une partie de la jeunesse mêler sa voix à celles des tenants du conservatisme et de la tradition pour dénoncer, sans nuance, l'indifférence, l'égoïsme ou le laxisme et prôner le retour à une époque qui, dans sa frugalité et sa sagesse, aurait garanti une société de valeurs immuables.

S'est-on assez moqué de ceux qui chantaient "la Belle Epoque" pour la regretter. La Belle Epoque, pour qui ? Aujourd'hui ces veillées au coin du feu dont nous rêvons parfois, n'oublions pas qu'elles succédaient à de très longues et dures journées de travail qui n'épargnaient ni les enfants ni les vieillards. Lorsque nous regrettons ces lavoirs si pittoresques, n'oublions pas que l'eau y était glacée en hiver et que bien des femmes déjà nombreuses à travailler, passaient encore, **il** n'y a pas si longtemps, leur dimanche à faire bouillir la lessiveuse. Les exemples sont innombrables qui devraient nous conduire à réfléchir avant de trop regretter l'ancien temps.

On peut comprendre que soient ainsi sous-estimées les améliorations apportées par le changement par crainte de voir ces progrès d'ordre matériel déshumaniser notre société mais en revanche on comprend moins cette volonté de dénigrer systématiquement les comportements actuels. Je ne crois pas faire preuve d'optimisme excessif en considérant que, sans doute grâce au progrès, et à cause du progrès, la société d'aujourd'hui est plus solidaire que celles qui l'ont précédée. Comment concevoir en effet que faute de solidarité collective suppléant la solidarité familiale qui **n'y** suffirait pas, les malades et les vieillards

ne puissent, faute de ressources personnelles, bénéficier de l'extraordinaire progrès médical ou de la retraite paisible qu'autorise aujourd'hui l'allongement de l'espérance de vie.

C'est à tort, à mon sens, je le dis avec conviction que se trouvent culpabilisés tour à tour les parents, trop laxistes, les enfants, trop égoïstes, les travailleuses, mauvaises mères, les femmes au foyer, incapables. Et surtout n'exagérons pas les qualités humaines de générosité ou d'abnégation dont auraient fait preuve nos anciens : la société était dure pour ceux qu'elle ne reconnaissait siens et qui n'étaient pas ou plus productifs.

Le négativisme, trop souvent à la mode, le passéisme pour séduisant qu'il soit, conduisant à tenir un discours où ce sont les valeurs anciennes, les anciennes façons d'être, le monde pré-industriel qui servent en fait de références positives, ne sont pas justifiés.

Certes, les critiques que suscite l'évolution actuelle de notre société, nous ne devons pas les écarter d'un revers de main, même quand elles sont à l'évidence partielles, naïves ou trop absolues. Sous des formes maladroitement, elles recouvrent des réalités qu'il faut prendre en compte, elles dénotent en tout cas une difficulté à vivre qui ne doit pas nous laisser indifférents.

Au-delà, certaines manifestations peuvent nous inquiéter à bon droit car elles dénotent une marginalisation dangereuse pour les intéressés eux-mêmes.

Bien qu'il ne faille pas exagérer l'ampleur de certains phénomènes, surtout dans leurs manifestations extrêmes, ces éléments de natures diverses qui teintent peu ou prou les interrogations que se posent aujourd'hui beaucoup de jeunes, comment y répondre ?

Il est hors de doute que ce n'est pas en tournant le dos au présent que nous pourrons répondre aux critiques de nos modernes désenchantés, ni même aux inquiets du lendemain.

C'est au contraire en épousant notre temps, comme le disait le Général de Gaulle, en maîtrisant les prodigieux moyens techniques qui sont à notre disposition pour les utiliser au service d'une véritable amélioration des conditions de vie.

C'est ce message qu'il convient, à mon sens, de faire passer aux Européens et d'abord aux plus jeunes d'entre eux. Il renoue d'ailleurs avec un des fils conducteurs de l'esprit européen, tel que je l'évoquais au début de mon propos : le refus de la fatalité.

Il y a certes un poids des choses, et l'on pourrait par exemple répliquer au moraliste qui écrivait que "ce ne sont pas les armes qui sont dangereuses, mais les hommes", qu'au-delà d'un certain seuil, l'accumulation des armes devient dangereuse, quelles que soient les intentions des hommes. Certains des moyens dont nous disposons dans le domaine nucléaire, dans celui de la biologie, dans celui de l'informatique et des télécommunications, comportent certes en eux-mêmes des risques indéniables de destruction, de déshumanisation et d'asservissement des individus.

Mais ces risques sont contrôlables, les progrès faits chaque jour nous donnent les moyens de cette maîtrise indispensable. Encore faudrait-il que ces progrès fussent connus dans leur réalité.

Tout ce qui sort du cerveau et des mains de l'homme est humain, Il lui appartient de l'utiliser pour son bien. Les moyens que mettent à notre disposition la science et la technologie modernes ne sont pas porteurs de catastrophes inéluctables. Ils laissent présager un avenir meilleur s'ils sont mis au service de l'homme. Cela dépend de nous.

Cette relative démobilisation face aux défis du présent, dont je viens de donner quelques aperçus, survient alors que nous constatons par ailleurs un dépérissement progressif des grands systèmes idéologiques nés en Europe au XIXème siècle. Devant les réalités auxquelles ont donné le jour la mise en oeuvre de ces idéologies totales, on voit se développer une méfiance grandissante à l'égard des constructions intellectuelles qui prétendent donner une vision et une explication globale et quasi scientifique de l'Histoire. A l'épreuve des faits, le constat se fait et se propage qu'il n'existe pas de recette infallible pour donner le plus grand bonheur au plus grand nombre.

Cette remise en cause entraîne, certes, un flottement des esprits mais elle est aussi génératrice d'effets très positifs. Tel est le cas de la disponibilité d'esprit, de la tolérance, de l'affaiblissement des fanatismes que l'on constate notamment chez les jeunes d'aujourd'hui, dont l'absence de préjugés et la capacité d'accueil intellectuel me paraissent, en général, plus grandes qu'elles n'étaient dans le passé.

Au surplus, je ne crois pas que les Européens, et en particulier les jeunes, aient perdu le sens des valeurs essentielles et d'abord celui de la liberté. Mais, comme ils en jouissent tranquillement et n'ont pas connu les épreuves qui nous ont montré combien ces libertés sont fragiles, cela leur apparaît comme un bien acquis, non susceptible d'être remis en cause, en dépit du spectacle des excès du fanatisme et du totalitarisme qui sévissent partout dans le monde.

Ainsi, malgré les difficultés économiques, les angoisses face à un monde en déséquilibre, le naufrage des idéologies, la tentation du renoncement, le flottement des certitudes, on voit se dégager peu à peu, me semble-t-il, la renaissance de l'homme comme valeur en soi.

La lutte pour les droits de l'homme partout dans le monde, qui sensibilise fortement nos opinions publiques en est un des signes. A cet égard, le Parlement européen continuera de faire entendre la voix de l'Europe et travaillera à donner à ses prises de position la plus grande efficacité.

Cette néo-renaissance de l'homme passe par le désir plus ou moins articulé, mais à mon sens, parfaitement net d'une société faite plus pour permettre à ses membres de s'épanouir que de posséder.

On voit déjà se manifester concrètement cette évolution qui vise à réconcilier les impératifs collectifs de productivité et les rythmes personnels et à aboutir à des formes d'organisation sociale moins pesantes et moins homogènes. La décentralisation de l'initiative et de la responsabilité, l'aménagement du temps, l'ouverture permanente à de nouvelles connaissances constituent

de nouveaux objectifs qui se concrétisent chaque jour un peu plus. Si on est loin, bien loin, d'être parvenus à des solutions idéales, on peut espérer de rapides progrès, du fait, d'une part, de la pression sociale qui se manifeste dans ce sens, et, d'autre part, des possibilités qu'offrent les techniques de pointe, comme l'informatique par exemple, pour autant que nous sachions en faire des instruments de libération et non d'asservissement.

La grande difficulté de notre époque, le grand défi pour demain, consistent en fin de compte à concilier, ou plus exactement, à réconcilier la prise en charge par la collectivité de certains besoins essentiels, avec le maintien et même le développement de l'initiative et de la responsabilité individuelle. L'équilibre à trouver est difficile. Il ne pourra être atteint que progressivement, d'autant plus que la crise économique réduit les possibilités, tout en soulignant le caractère nécessaire de cette réalisation.

Pour la mise en place progressive d'un tel modèle de société, l'Europe est une nécessité. Nécessité de puissance économique, nécessité de puissance tout court, face aux périls extérieurs de tous ordres. Une Europe qui au lieu de niveler les différences, d'effacer les cadres nationaux et régionaux, d'aboutir à un plus petit dénominateur culturel permettrait, au contraire, que s'exprime et se développe le pluralisme de ses réalités et de ses aspirations.

Ce nécessaire dessein européen doit être résolument pris en charge par les institutions de la Communauté et c'est vers elles que tous ceux qui sont en quête d'espérance ne doivent pas hésiter aujourd'hui à tourner les regards vers le Parlement européen notamment qui a l'ambition de mettre ses capacités d'imagination et d'impulsion au service de cette grande entreprise.



Enfin, il nous faut nous tourner résolument vers l'extérieur et inciter nos jeunes à le faire.

L'Europe ne doit pas être une citadelle assiégée. Il faut savoir exporter nos produits, mais au moins autant diffuser notre rayonnement. La générosité de l'Europe est sans doute le meilleur calcul, c'est de l'extérieur qu'on perçoit le mieux peut-être la réalité européenne, tant sur le plan économique que sur le plan politique. On méconnaît trop souvent chez nous l'importance qu'a pour de nombreux peuples l'exemple démocratique et l'attrait qu'il exerce, l'espoir aussi que l'Europe suscite.

x

x

x

On a pu dire que la maladie de l'Occident, et particulièrement de l'Europe, était une crise de civilisation. Mais nous nous heurtons maintenant à une crise économique grave et durable. En outre, les événements auxquels nous assistons dans le monde sont le signe d'une tension qui a toute chance de s'accroître au cours des années qui viennent

Dans cette situation, **il** nous faut plus que jamais non seulement proclamer la communauté de nos destins, mais l'inscrire jour après jour dans la réalité. Etre réaliste, cela ne veut pas dire être timoré et sans imagination. Écoutons les aspirations de nos citoyens et de notre jeunesse. Sachons leur donner forme. Faisons en sorte que l'Europe ne soit plus seulement cette affaire mystérieuse, lointaine et incompréhensible qui se dispute entre experts dans des salles de réunion.

Unissons les éléments indispensables pour que nous soyons une puissance qui compte et qu'on respecte dans le monde. Harmonisons les conditions générales dans lesquelles fonctionnent nos économies.

Faisons tomber les barrières et les entraves de droit ou de fait qui empêchent la libre circulation des hommes et des produits. Multiplions les occasions de rencontres, d'échanges, de travail en commun. Mais aussi cultivons nos différences, ce sont elles qui font la civilisation européenne irremplaçable.

Irremplaçable et nécessaire pour nous Européens, mais aussi pour les peuples qui partout dans le monde regardent vers nous. **Il** appartient à notre vieille Europe d'ouvrir une ère nouvelle.

A vous jeunes, je dis : c'est là, à la fois votre mission et votre destin.
